

Bulles de bonheur

C'était une drôle de journée, une de celles qui vous fait quitter l'endroit où vous étiez assis.

La bouteille de champagne, en grande patronne de cette tablée, prit la parole :

"Vous avez vu dans quel état était Christine aujourd'hui ?"

Flûte numéro 1 s'empressa de répondre :

"Pas étonnant, avec tout ce qu'elle s'est mis dans le cornet celle-là !"

En effet, Christine s'était laissée aller ce jour-là. Plusieurs coupes de champagne lui permettaient de penser à autre chose, enfin c'est ce qu'elle croyait.

Pas évident pour cette quinquagénaire de se retrouver Covid positive, alors qu'elle avait, depuis plusieurs semaines, pris toutes ses précautions, à base de gel désinfectant, gestes barrières et distanciation sociale.

La bouteille de champagne reprit :

"Vous pensez qu'elle reviendra ?"

Flûte numéro 2 répondit ceci :

"Ça m'étonnerait, elle a laissé tout en bazar et de surcroît elle est partie avec une valise pleine à craquer !"

Effectivement Christine voulait quitter ce lieu à alerte maximale pour partir dans un autre tableau, "la nuit étoilée" et son hamac accueillant.

La bouteille de rhum fût surprise de cette arrivée soudaine et s'exclama :

"Christine, toi ici ? Quel plaisir de te revoir !"

Le citron vert, coupé en deux, n'en avait pas perdu pour autant de son acidité légendaire, et lança :

"Encore une qui va me presser jusqu'à la dernière goutte"

Petit citron vert avait encore en mémoire ce jour de pleine lune où Christine avait fini la soirée complètement saoule, les quatre fers en l'air dans le hamac à contempler le ciel étoilé.

Bouteille de rhum coupa court et déclara :

"Soit la bienvenue parmi nous, ce tableau est le tien, et tu y seras toujours chez toi"

Petit citron vert marmonna :

"Oui, et bien pas sûr que tout le monde soit de cet avis"

En effet boudin noir, qui était jusqu'ici silencieux, lança avec une ferveur qui ne lui ressemblait pas :

"Bienvenue, ok. Mais ne t'avise pas de me manger, je suis bien trop pimenté pour tes papilles de métro peu habituées au pili pili antillais"

Le hamac en bon protecteur rappela à Christine :

"Tu es fatiguée, viens te reposer sur moi, profite et regarde ce ciel étoilé qui t'apportera réconfort et plénitude"

Soulagée par ces mots chaleureux, Christine laissa tomber sa valise, ses soucis et tout le reste pour s'installer confortablement dans son hamac coloré, et contempla son tableau préféré, où ce n'était pas les rayons du soleil qui traversaient la pièce mais une pluie d'étoiles filantes qui apaisaient la convalescente.

Une semaine passa dans ce tableau, les symptômes viraux disparurent et Christine, remise sur pieds, décida de rentrer dans son premier tableau.

Toutes les flutes l'accueillirent avec joie et bouteille de champagne fit sauter son bouchon de bonheur de retrouver Christine parmi eux.



Fugue



"C'était une drôle de journée, une de celles qui vous font quitter l'endroit où vous étiez assis."

Dans l'atelier du sculpteur, la trottinette raconte : "regardez-moi ça, cette fois Charlie est parti pour un moment. Oh ! bien sûr il laisse toujours tout en bazar mais là, même les clés sont sur la table. Et puis quoi, il est parti pieds nus ? Regardez-moi les baskets...". La trottinette hausse les épaules.

"Moi, je suis rangée" dit la hache plantée dans le tronc, "et moi je flambe" répartit le poêle : "voyez les rayons jaunes de mon feu ! Et d'ailleurs, où serait-il parti plus loin que d'habitude ?"

"Nous savons" crient les baskets en chœur !
Silence de suspense...

.....

"Il mourait d'envie de traverser la rue pour aller au tripot d'en face où fume la belle Toto Chan. Ah ! celle-là, toujours une cigarette entre les doigts."

"Je reconnais qu'elle a de l'élégance", dit la tasse de café, "une élégance particulière".

"Pourrait-elle être élégante sans sa cigarette", questionnent les fleurs en pot suspendues au plafond ?

Et elles se rappellent en chuchotant : « Ce soir là, il n'y a pas si longtemps, le vent était entré dans la pièce par surprise, avait dessiné des volutes avec la fumée de cigarette de Toto Chan et les pampilles du lustre avaient tintinnabulé au rythme discret du tambour. Lumière tamisée pour cette soirée de fête où chacun, sauf le vent, avait une place déterminée. Mais le vent s'était invité, et elle, Toto Chan, l'avait laissé jouer avec la fumée de sa cigarette, en souriant, elle qui ne souriait jamais... »

"Moi je comprends Charlie de s'être extirpé de son atelier pour la voir, pour l'approcher ; peut-être n'osera-t-il pas lui parler ? Il est si timide. Je crois même", poursuit la chaise au dos rouge, "qu'il sera plus timide devant cette Toto Chan légèrement vêtue que devant ses modèles, qui, par essence, sont nues."

"Probable"... grognent les bombes de couleur.

La table saute sur ses pieds. "Vous allez la fermer. Moi je le sais, de mon cœur de table, je le sais que notre Charlie en pince pour Toto Chan. Quand ses yeux se voilent en regardant le lointain bleu au-dessus des toits, sa voix intérieure doucement appelle "Toto Chaaaaan"...



Irène, le 10/10/2020

LE ROI DE LA RUE



Tryphon s'approche du réverbère. Il en fait le tour, s'arrête. Il lève la tête et le regarde de toute sa hauteur. Tout en haut, une couronne est posée, pour montrer que c'est bien lui le roi de la rue.

Tryphon reprend son inspection. Il s'approche d'un peu plus près. Il attend le bon moment. Lorsqu'il considère que tous les éléments sont réunis, il se lance et lève sa patte sur le totem.

Alors que le liquide tintinnabule sur le métal, le chien semble entrer dans une torpeur apaisante. Une fois sa commission faite, il toise de nouveau le réverbère et s'en va d'un air satisfait.

.....

C'était une drôle de journée, une de celles qui vous font quitter l'endroit où vous êtes assis. Déjà, elle avait mal commencé. Alors qu'il avait décidé, pour une fois, de s'octroyer une grâce matinée, Paul avait été tiré de son sommeil par la sonnerie stridente de son téléphone fixe. Qui en 2020 appelait encore sur un téléphone fixe ? D'ailleurs, pourquoi avait-t-il encore un téléphone fixe ? Pour sa mère, évidemment. Elle se plaignait de ne pas avoir de nouvelles depuis deux semaines. Elle savait pourtant qu'il avait besoin de ces phases d'isolement lors de ses périodes de création.

M'enfin ! Elle avait déjà eu la bonté de ne pas lui dire de trouver un "vrai" travail. Voir le côté positif des choses...

Il a alors cherché de quoi petit déjeuner dans son petit frigo et a jeté son dévolu sur un reste de pizza avant de se mettre au travail. Mais cela devait être un jour sans.

Les traits ne trouvaient pas leur place, les couleurs ne voulaient pas offrir leur chaleur, les objets se défilait.

Faire une pause pour mieux repartir.

Il regarde dehors, mais le soleil ne verse aucun rayon. Ou plutôt, des nuages gris menaçants les absorbent jalousement pour les transformer en pluie dense. Il décide alors de prendre un verre de vin pour se remonter un peu de moral, mais cette fois, c'est la bouteille qui se dérobe et s'éclate avec fracas sur le sol. C'en est trop, il prend son manteau et s'en va.

Il sait précisément où il doit se rendre. Quarante minutes de métro plus tard, il y est.

Natacha lui a laissé les clés pour qu'il arrose les plantes en son absence.

Dès qu'il entre dans l'appartement, il se sent soulagé d'un poids.

Les couleurs des coussins, du tapis, de la roulotte lui chauffent aussitôt tout le corps. Il s'installe sur le canapé, lance la musique, allume une cigarette et s'ouvre une bière. Il profite de ce qu'il a sous les yeux. L'appartement est en désordre. S'il ne connaissait pas Natacha, il penserait qu'elle est partie précipitamment. Mais en réalité, elle est juste hyper bordélique. L'an dernier, de retour de vacances, il lui a fallu deux jours avant de se rendre compte qu'elle avait été cambriolée et que des objets avaient disparu. Et lui, qui d'ordinaire est si ordonné, se sent tout à coup extrêmement bien dans ce capharnaüm.

Il décide enfin de se lever, prend l'arrosoir et fait le tour des plantes qui, pour le remercier lui offrent un peu plus de leur parfum.

Dehors, le vent a poussé les nuages pour laisser place à un ciel bleu et une pluie d'or.



Le monde d'avant, le monde d'après

C'était une drôle de journée, une de celles qui vous font quitter l'endroit où vous étiez assis.

Je vivais heureux chez moi, une vie de rêve.

Mon appartement ? Une vaste pièce, sobrement meublée, un fauteuil, un lit dans un coin, des plantes, et mon petit arbre au milieu de la pièce, rapporté d'un voyage au pays de nulle part.

Un arbre qui m'avait fasciné, qui me parlait, répondait à mes questions, me rassurait en me balançant. Parfois, pour le satisfaire, je déposais un sandwich sur le siège de la balançoire. J'avais l'impression qu'il en riait.

Oui, c'était mon ami, mon complice.

En le regardant, je me sentais bien, j'oubliais tout autour de moi, j'aimais cette solitude partagée, la sobriété de ma vie. Écrire, respirer, me promener, écouter le silence, mon compagnon à mes côtés.

Mais soudain, un matin, de façon tout à fait inattendue, tout chavira.

Un cri terrible venu du mur, à gauche de la fenêtre, retentit dans mon doux refuge.

Un cri que je n'oublierai jamais, glauque, strident, infernal, insupportable ... un cri qui semblait annoncer la fin du monde. Un cri si cruel, que mon arbre, mon cher ami se mit à grandir, grossir, s'élever, cherchant à fuir.

Je sentis que dans sa terreur, il m'avait oublié.

Tout explosait autour de moi, tout se fissurait, dans mon âme, dans mon cœur, dans mes murs protecteurs, dans les maisons alentours ... Mon arbre, d'un coup, avait décidé de grandir. Il cherchait à s'échapper, à respirer, à retrouver sa terre natale, une vraie terre, pas celle enfouie dans les minables bidons qui le cernaient, et d'où émanaient encore des odeurs de gas-oil. Il voulait pousser les murs, crever le plafond ... La ville maintenant le terrifiait ; je compris qu'il m'en voulait.

Je perdais en un instant ma maison, mon ami, mes plantes ma liberté ...

Où aller ? Qu'allais-je devenir ?

J'étais désorienté, assommé, quel virus maléfique s'était en un instant infiltré dans ma vie ...

Chercher refuge, mais où, comment ? Moi qui aimais tant rêver, créer ma vie, la remplir de mots, de douceur, de notes de musique...

Accablé, je m'assis sur le sol craquelé et me mis à rêver ..

Où allais-je vivre désormais ?

Perdu dans mes pensées, c'est à peine si j'entendis la musique qui s'approchait, s'échappant par la fenêtre d'une roulotte rose, couverte de fleurs, une chanson oubliée " mon pote le gitan " ..

Le soleil revenait !

Adieu cris, arbre terrifiant, plantes malodorantes plongées dans des bidons bedonnants.

Bonjour sérénité, joie retrouvée. Je sautai dans le seul tableau que je n'avais accroché, celui qui me conduirait vers mon autre vie.

Roulotte rose pour mes amours, mes rêves, mon nouveau paradis.

Devant moi se dressait le tableau de ma nouvelle vie. Tout y était : la guitare, le café encore chaud sur la table, la carte, rêve de voyage, le vin rouge, le champagne, tant et tant, tout ce que mes amis imaginaires avaient laissé discrètement pour me souhaiter la bienvenue, me chanter des jours meilleurs, me faire oublier le tourbillon de mes effrois

Ah mes " potes les gitans " .. je m'embarquais avec eux dans mes rêves les plus fous



Le vieux bar, à Montmartre

C'était une drôle de journée, une de celles qui vous font quitter l'endroit où vous étiez assis. Il faisait beau pourtant, trop chaud peut-être dans le bar, ce bar si charmant, resté dans son jus. J'y trône depuis si longtemps, j'en ai tant vu passer, des patrons, des serveuses, et des clients !

Ce qui me plaît dans ce bar, c'est qu'il est un peu isolé du centre de Montmartre. La salle principale, où réside le vieux comptoir sur lequel je suis cloué, est au premier étage. Tout cela fait que rares sont les touristes qui y parviennent, c'est plutôt un bar pour les habitués. Il y a les papis de la rue qui viennent jouer aux cartes l'après-midi, il y a les mamies qui se retrouvent pour déjeuner ensemble... Le soir, de vieux jeunes viennent jouer au billard en absorbant, verre après verre, des quantités de la bière rousse que je leur délivre. Oui, vraiment, ce bar est vivant, chaleureux, authentiquement parisien, de ce Paris multiple et coloré que j'aime !

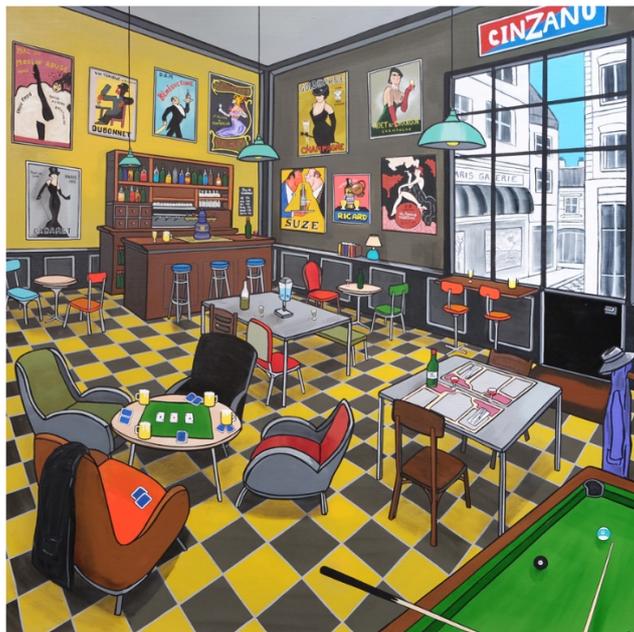
Alors pourquoi est-elle partie ? Lola était là depuis des années. Quand elle est arrivée, le patron n'allait pas bien, il était toujours morose et avait tendance à abuser des alcools normalement réservés pour les clients... Lola est arrivée là, l'air de rien, avec sa chevelure lumineuse, son rire tintinnabulant, ses longues jupes colorées et ses hauts talons... Et sa gaité surtout ! Les habitués sont vite tombés sous le charme. Elle avait toujours un mot gentil pour chacun, et savait écouter, ce qui est la qualité rêvée dans un bar où la plupart des gens viennent se consoler et chercher quelqu'un à qui parler.

Quant au patron, il est resté sur ses gardes au départ, et peu à peu, son humeur a changé, il était conquis. Alors, tous les trois, on a vécu la plus belle époque. Elle organisait parfois des soirées musique en faisant venir des musiciens de ses amis, l'ambiance était géniale.

Pourquoi s'est-elle enfuie ? Elle a su préserver la clarté de l'énigme ! Elle est partie comme elle était venue, tout d'un coup. Se sont-ils disputés avec le patron ? En a-t-elle eu assez de cette chaleur qui règne à présent sur Paris ? Peut-être est-elle partie vers d'autres cieux plus au nord ?

Ou bien, je ne veux pas me l'avouer, mais peut-être a-t-elle suivi l'un de ces baladins ou de ces artistes qui lui tournaient autour, avec leurs beaux yeux, leurs chevelures, leurs mains d'artistes ? A bien y réfléchir, je sentais bien sa fébrilité sur mes pistons quand elle servait ma bière et que Jeronimo était là. Ce peintre espagnol, de passage, restait souvent jusqu'à la fermeture du bar. Il disait qu'il ferait son portrait. Il est venu un jour avec sa table à peindre et une toile, et il l'a fait le portrait. Le patron aurait bien dû l'acheter ! Et nous aurions gardé Lola pour toujours parmi toutes nos belles affiches.

MVC, 10/10/2020



Vibrations

C'était une drôle de journée. Une de celles qui vous font quitter l'endroit où vous étiez assis.

Tout a commencé par de légères vibrations. Les tasses et les verres se mirent à tintinnabuler. Puis les meubles en vinrent à trembler eux aussi. Certains d'entre eux se déplaçaient par saccades. Le perroquet avançait sur ses trois pattes. Le seul à rester immobile, du moins au début, c'était Fred. Figé de stupeur il regardait sans bouger son monde vibrer.

Un monde qu'il connaissait bien pour l'avoir tracé, effacé, retracé, scotché, aspergé, découpé, colorié, recouvert, redécoupé, recolorié, pas à pas, pieds à pieds, point par point. Il en connaissait tous les recoins, même le sol qui maintenant tremblait sous ses pieds.

Enfin il comprit. Se reprenant, il prit tous ses tableaux qu'il emporta dans l'atelier du sculpteur. Puis il revint prendre la table à peindre qu'il emporta dans le bassin de la piscine d'appartement, ne laissant au mur qu'un seul tableau et, sur le sol, un fauteuil et des plantes. Beaucoup de plantes dans leurs pots, dans leurs fûts, dont moi qui ne demandais qu'à croître et m'étendre. Ce que je fis fort bien en enfonçant profondément mes racines dans les fissures du sol, en perçant de mes branches le plafond éventré.

Ici et maintenant, les constructions humaines, délabrées, pitoyables et chancelantes, n'ont d'autre utilité que d'abriter les plantes. Et moi qui trône au sein d'une pièce bien trop petite, je vais avec ma cour m'étendre sur la ville.

Le peintre qui m'a créé peut bien le regretter. Il n'est plus rien maintenant qui puisse m'arrêter. Ailleurs est-il parti voir de lointains pays, laissant l'arbre régner sur une ville démolie ?

Non point ! Tout sera reconstruit. Il suffit de tracer, effacer, retracer, scotcher, asperger, découper, colorier, recouvrir, redécouper, recolorier, pas à pas, pieds à pieds, point par point.

Jean Plever, 10 oct 2020

SUZANNE

C'était une de ces drôles de journées qui vous font quitter l'endroit où vous étiez assis.

Le vieux Paris.

J'étais assise dans une grande salle façon Paris "années 30", mon verre de Suze à la main ; mon regard était porté sur les grandes plaques métallisées décorant les murs représentant des portraits du Paris des années folles.

Un vieux transistor diffusait des chansons d'Edith Piaf et des comédies musicales avec Fred Astaire.

Il y avait très peu de monde, mon esprit vagabondait et des apparitions de french cancan ou de chanteuses de cabaret noyaient mon esprit.

Accueillir ces apparitions me plaisait énormément.

A travers les vitres les façades de Montmartre me faisaient de l'œil, c'était une ambiance énigmatique

... Soudain !

Il me sembla que la danseuse de french cancan nommée Suzanne se mouvait et dansait tellement qu'il me sembla la voir s'échapper vers un lieu différent qui émergea dans mon esprit.

Un arbre aux énormes racines, des plantes, balançoires, fauteuils confortables meublaient une pièce chaleureuse à l'ambiance tropicale.

Notre danseuse Suzanne et le serveur de bénédictine s'étaient échappés dans cette pièce et semblaient bien se plaire.

Suzanne dansait avec frénésie soulevait sa longue jupe à froufrous et Maurice le serveur me proposait un verre de bénédictine.

Je me disais que cela devait être bien fort et me demandais si cela était bien raisonnable.

Soudain ... Suzanne s'arrêta; s'assit à côté de moi et, à mon grand étonnement, demanda à Maurice deux petits verres de liqueur et c'est là que je me dis que dans le rectangle de la toile il était possible d'endiguer l'espace pour l'agrandir.

Véronique, le 10/10/20

L'atelier de l'artiste



C'était une drôle de journée, une de celles qui lui donnaient envie de quitter l'endroit où il était assis. Il avait travaillé tout le jour et à cette heure où le soleil va se coucher il contemplait son atelier dévasté. Il avait l'impression que tout était liquéfié, comme son esprit. Un pot de peinture jaune s'était déversé sur les marches de l'escalier. Un flot de bière coulait sur la table. Un reste de pizza refroidie attendait dans sa boîte. Il avait bien pensé à déjeuner, s'était découpé une petite part et ne l'avait même pas mangée. Elle était toujours là disposée sur une assiette blanche. L'olive formait un point noir sur le rouge de la sauce tomate. Son œil d'artiste s'avisait qu'il y avait beaucoup de rouge dans son atelier. Toujours par petites touches qui faisaient contraste avec les couleurs froides du carrelage bleu de la piscine et le gris de la mezzanine qui étaient les couleurs principales. Les autres couleurs disséminées çà et là se trouvaient mises en valeur et le rouge était judicieusement placé un peu partout. Ainsi le napperon, le fauteuil, les braises qui rougeoyaient dans le vieux poêle, le boîtier rectangulaire du métro qu'il avait rapporté suite à une démolition. La peinture rouge qui dégoulinait d'un pot lui faisait entrevoir le sang qui sortirait bientôt du flanc du taureau sur le tableau. Rouge était la langue dépassant du totem grimaçant, annonciatrice de méchants propos ou voulant chasser les esprits mauvais.

Florence 1/2

Quelque temps désabusé et découragé il reprenait vie en contemplant cet endroit qu'il aimait tant. En souriant il se permit même une réflexion philosophique en avisant les bombes de peinture. Le mot bombe. Certaines tuaient dans des pays où sévissaient des guerres effroyables et cruelles. Lui avec les siennes créait la beauté ineffable aux mille couleurs. Il adorait son travail qui pour lui était plus une passion qu'un métier. Même si certains jours l'inspiration capricieuse lui faisait défaut. Il aimait cette sensation d'être tout entier plongé dans son art et dans son monde. Cela lui était nécessaire, vital. Il oubliait tout, se retrouvait au-dessus des contingences matérielles, s'envolait vers des sphères mystérieuses et créatrices. Il ne voyait plus le temps passer, imprégné qu'il était par son voyage intérieur. Et Dieu sait que le temps passait à la vitesse de l'éclair. Parfois pour redescendre un peu de son Olympe pictural il s'installait dans son grand fauteuil jaune et écoutait de la musique. C'était là son second monde. Tandis que le violoncelle pleurait il se laissait porter par les vagues plaintives du son qui imprimaient des images dans son esprit. Peut-être finiraient-elles en tableaux? Il s'était essayé à jouer de cet instrument mais le résultat ne s'était pas montré à la hauteur. Avec lui le violoncelle n'avait pas vibré, n'avait pas pleuré, n'avait pas chanté. Il avait plutôt grincé, crissé, protesté. Le peintre avait vite abandonné, préférant écouter et se perdre dans des mondes imaginés par de grands génies. Heureusement il avait la peinture qui le rendait le plus heureux des hommes. Le grand atelier noyé dans la ville tentaculaire était son havre de paix. Il l'avait aménagé au fil du temps. Adeptes des brocantes et des "encombrants" il rapportait son butin à la maison au grand dam de sa femme. Que faire d'un lampadaire de ville dans un appartement si grand soit-il? Et que faisait le punching-ball en plein milieu du salon? Parfois elle s'agaçait un peu.

On avait bien proposé à l'artiste un autre endroit, plus à la campagne, au milieu des prés et des bois. Certes il aimait bien la nature. Il avait pris soin de mettre des plantes vertes et des fleurs chez lui. Mais il aimait la vue qu'il apercevait de la verrière. En ce jour le bleu du ciel faisait ressortir la luminosité des toits gris.

Il termina là ses réflexions. Il s'apprêtait à sortir. Avant, il donna une petite pincée de nourriture aux poissons rouges qui frétilaient dans leur bocal.

Florence B, le 20/10/10